

CRPE 2011
Première épreuve d'admissibilité

Questions

Question relative aux textes proposés (6 points)

À partir de ces textes, analysez les paramètres de la relation au livre et à la lecture.

Texte 1 : *François Cavanna, Les Ritals - Livre de poche - avril 1980*

Texte 2 : *La lecture, une affaire de famille, Hélène Michaudon, Insee Première N° 777 - MAI 2001*

Texte 3 : *Daniel Pennac, Comme un roman, Gallimard, Collection Folio, numéro 2724, 1992, page 22*

Texte 4 : *Jean Marie Gourio, Cbut_roman, Julliard, 1998*

Questions ayant trait à la grammaire, à l'orthographe et au lexique (6 points).

Grammaire :

Etudiez l'emploi des temps dans l'extrait suivant : (texte 4)

Je jurai de le garder sur moi jours et nuits que Dieu fait, ce fut ma formule, Ponge m'avait donné l'envie des mots recherchés plutôt que des autres qui viennent facilement quand on a bu de la bière. Le livre avait pris l'odeur de sa peau.
- Jurez-moi de le lire, ajouta-t-elle, chaque jour un peu, nous en reparlerons.
- Oui bien sûr, de le lire C'est promis

Orthographe :

Etudiez les valeurs et les fonctions de la lettre « t » dans l'extrait suivant : (texte 2)

A l'inverse, dans les familles les mieux dotées socialement et culturellement, offrant un modèle parental de familiarité avec le livre, 21% des enfants ne lisaient pas. Quand la transmission par imitation échoue-t-elle, quand fonctionne-t-elle le mieux ? Dans les familles comportant des parents lecteurs, les jeunes filles semblent plus influencées par le modèle familial que les garçons (graphiques).

Lexique :

Expliquez la construction du mot « inévitablement » (affixes et radical) et donnez 3 mots de la famille.

"Tous les jeudis matin, jour sans classe, j'allais avec un cabas à la bibliothèque municipale. Les livres étaient vénérables pour la plupart, tous uniformément vêtus d'une grosse reliure de toile noire faite pour résister pendant des siècles aux poignes calleuses des ouvriers avides de culture, suivant l'idyllique vision julesferrique de l'instruction publique. On avait droit à deux livres à emporter par personne inscrite, alors j'avais inscrit papa et maman, ça me faisait, comptez avec moi, six bouquins à dévorer par semaine. Avec les illustrés que me passaient les copains et les journaux que maman rapportait de chez ses patronnes pour allumer le feu et garnir la poubelle, ça me faisait de quoi tenir, d'un jeudi à l'autre mais bien juste.

On choisissait sur catalogue, mais les titres qui vous faisaient envie étaient toujours en main, il fallait faire une liste par ordre de préférence, la barbe, j'aimais mieux fouiner dans les rayons et me laisser séduire par la bizarrerie d'un titre ou les effilochures d'une très vieille reliure. J'aimais les livres énormes.

Je remontais la rue Sainte Anne, le cabas bourré de gros bouquins me tirait de côté vers le bas. Les mères ritales me regardaient passer, les yeux écarquillés par l'admiration et un vague effroi. « Ma touté quouesté livres, tou vas les lire, Françva ? O pêtét tou régardes solement i gimazes ? ». « Y a pas d'images », je disais « Tou vas pas me dire qué tou vas lire touté quouesté mots d'écrit touté sol, no ? Ton père, ze le sais que t'aider, i po pas, pourquoi lire, i sa pas. Ma sara tou mare pourquoi elle, a sa lire, ma l'est tonte fatiguée, pauvr' femme, surtout la svar ! »

Où je trouvais le temps ? J'avais des journées bien remplies ; l'école, les devoirs, les potes, la rue, les commissions, ... Je lisais la nuit, dans mon lit, dès que j'ai eu un lit à moi, d'abord à la lueur de l'ampoule du plafond, qui devait faire dans les vingt-cinq watts - « l'électricité, on voit bien que c'est pas toi qu'as la peine de la gagner » et donnait un chiche halo jaune dont le peu qui arrivait à se traîner, à bout de souffle, jusqu'à me faire de l'ombre sur la page. Je devais me lever et traverser la chambre pour éteindre, l'hiver, c'était y glacial, rien n'était prévu pour chauffer ce réduit. Je courais me replonger sous l'édredon, je me fracassais au passage l'orteil contre le pied du lit-cage, une saloperie de ferraille anguleuse Un jour, j'ai trouvé une vieille douille dans le fourbi de papa, je l'ai emmanchée dans le goulot d'une bouteille de chianti ça m'a fait une lampe de chevet, une fois ou l'autre, j'y mettrai un abat-jour . Des prises de courant, dans les logements ouvriers, y en a pas. Le strict nécessaire ; l'ampoule du plafond et l'interrupteur près de la porte. J'ai bricolé une douille voleuse avec le culot d'une ampoule brûlée, un gros bouchon de liège et des bouts de fil de fer, j'ai branché les deux bouts des fils de ma lampe de chevet dans les trous, et voilà, merveille, ma lampe s'est allumée ! Elle avait même, luxe, un interrupteur incorporé fait d'un bout de couvercle de camembert sur lequel j'avais vissé des petits boulons avec une broche mobile découpée aux ciseaux dans un tube d'aspirine. Fallait avoir envie de lire !

Bien calé sur l'oreiller, la couverture au ras des narines, le bouquin pesant de tout son poids ami sur l'estomac, je lisais jusqu'à ce que les yeux me brûlent, et encore, je luttais, je me cramponnais, une ligne de plus, une autre, plof ! je basculais dans le grand trou, sans même éteindre bien souvent.

La lecture emplissait tous les interstices de ma vie. A peine éveillé, je tâtonnais de la main vers le livre comme un fumeur vers ses clopes. Je me traînais à table, mon bouquin sous le bras, l'installais devant moi, un peu à gauche, calé par un bout de pain ou n'importe quoi à l'inclinaison exacte pour le confort de l'oeil. Naturellement, maman râlait. C'est tout ce qu'il y a de plus malsain, tous les docteurs te le diront. Tu t'esquintes la vue. Tu vas devenir bossu. Ce que tu manges ne te profite pas. Toutes ces bêtises te monteront à la tête, tu vas me faire une congestion cérébrale, qu'il y a rien de plus mauvais, ou une méningite, c'est encore pire, et tu sais : ou on en meurt ou on reste fou ! quelle charmante compagnie ! C'est poli pour les autres, vraiment ... Eh, oui, mais rien à faire. Avant de passer à table, je me cherchais de la lecture. Le bouquin en cours, un livre de classe n'importe quoi.

A part ça, j'étais un enfant joyeux bavard, turbulent, plutôt teigne et châtaigneux, rien du sombre renfermé qu'on pourrait croire ; je voulais tous les plaisirs, tous, et celui-là était le plus fort de tous.

Texte 2 : La lecture, une affaire de famille

Le milieu familial : une influence déterminante

La lecture n'est pas seulement une activité rentable en milieu scolaire, et à ce titre encouragée par des parents sensibilisés à l'importance des études : c'est aussi une pratique " légitime ", apanage des familles les plus dotées socialement, habituées de longue date à valoriser la culture de l'écrit. Il y avait autant de lecteurs réguliers parmi les enfants de cadres âgés de huit à douze ans n'ayant aujourd'hui aucun diplôme que parmi les enfants d'ouvriers ayant par la suite obtenu au moins le baccalauréat. Cet écart ne tient pas tant à la dimension économique traduite par la position socioprofessionnelle des parents qu'à sa composante culturelle. Plus que l'aisance financière, c'est le diplôme parental qui joue fortement sur la pratique de la lecture par les enfants. La part d'enfants lecteurs parmi ceux dont les deux parents n'avaient aucun diplôme est ainsi de 47%, alors qu'elle atteint 79% pour les enfants dont un parent avait au moins le baccalauréat. Le goût pour la lecture viendrait donc " naturellement " aux enfants vivant dans des familles bénéficiant d'un capital culturel élevé.

Outre l'intérêt, affiché ou non, que ces familles portent à la réussite scolaire, lire peut aussi y sembler indispensable à l'épanouissement personnel. La lecture faisait alors partie d'un mode de loisirs perçu comme équilibré. Effectivement, pendant l'enfance, sport, activités artistiques, cinéma, sorties culturelles et culture, allaient souvent de pair. Ces loisirs, particulièrement consommateurs de temps, n'empêchaient pas la lecture mais la complétaient : dans les familles les mieux dotées culturellement, les enfants avaient tendance à cumuler plutôt qu'à choisir. Avoir une gamme de loisirs étendue ne les empêchait donc pas de lire : qu'en était-il de la télévision, qui aujourd'hui, par le temps qui lui est consacré, arrive au premier rang des activités extrascolaires des enfants ? Il n'est pas possible, au vu des données disponibles, de mettre en évidence une éventuelle concurrence du livre et du petit écran. Mais d'autres études indiquent que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, la télévision ne s'impose pas au détriment de la lecture : parmi les enfants qui en font un usage intensif, on trouve de gros lecteurs aussi bien que des réfractaires aux livres.

La transmission par l'exemple

Plusieurs études ont mis en évidence l'importance de l'exemple parental dans la transmission de la lecture : voir ses parents lire inciterait un enfant à prendre lui aussi goût à la lecture. En effet, 18% des personnes interrogées se rappellent avoir vu leurs deux parents lire régulièrement des livres ; la très grande majorité d'entre eux étaient alors eux-mêmes lecteurs entre huit et douze ans.

En revanche, les enfants dont aucun des deux parents ne lisait étaient 47% à suivre cet exemple. Chez les parents eux-mêmes, le rapport à la lecture est fortement conditionné par le niveau du diplôme ou la profession exercée : par exemple, seuls un tiers des enfants d'agriculteurs se rappellent avoir vu leurs parents lire, contre 90% des enfants de cadres ou professions libérales. De même, l'exemple parental était donné plus fréquemment par les parents par ailleurs fortement impliqués vis-à-vis des études de leurs enfants. D'une manière générale, les facteurs favorables à l'acquisition de cette habitude s'additionnent.

(...) Dans les familles comportant des parents lecteurs, les jeunes filles semblent plus influencées par le modèle familial que les garçons. Plus qu'une tendance à suivre l'exemple parental, il faut y voir l'expression d'une prédilection féminine pour la lecture. En effet, lorsque leurs parents ne lisaient pas, les filles s'affranchissaient de cette tradition familiale plus fréquemment que les garçons. Chez les jeunes générations, l'exemple des parents semble perdre de sa force : les individus les plus âgés avaient dans leur enfance plus tendance à reproduire le comportement familial, alors que ceux qui ont moins de quarante ans aujourd'hui étaient plus enclins à prendre le contre-pied de l'attitude parentale, dans un sens comme dans l'autre. Quand les enfants ont fait par la suite des études, sanctionnées par l'obtention d'un diplôme, ils reprennent plus facilement à leur compte les habitudes parentales de lecture, ou les acquièrent s'ils n'en avaient pas l'exemple.

Et le voilà, adolescent reclus dans sa chambre, devant un livre qu'il ne lit pas. Toutes ses envies d'être ailleurs font entre lui et les pages ouvertes un écran glauque qui trouble les lignes. Il est assis devant sa fenêtre, la porte fermée dans son dos. Page 48. Il n'ose compter les heures passées à atteindre cette quarante-huitième page. Le bouquin en compte exactement quatre cent quarante-six. Autant dire cinq cents. 500 pages ! S'il y avait des dialogues, encore. Tu parles ! Des pages bourrées de lignes comprimées entre des marges minuscules, de noirs paragraphes entassés les uns sur les autres, et, par-ci par-là, la charité d'un dialogue - un tiret, comme une oasis, qui indique qu'un personnage parle à un autre personnage. Mais l'autre ne lui répond pas. Suit un bloc de douze pages ! Douze pages d'encre noire ! Ça manque d'air ! Ouah là que ça manque d'air ! Putain de bordel de merde ! Il jure. Désolé, mais il jure. Putain de bordel de merde de bouquin à la con ! Page quarante-huit... S'il se souvenait, au moins, du contenu de ces quarante-sept premières pages ! Il n'ose même pas se poser la question qu'on lui posera, inévitablement. La nuit d'hiver est tombée. Des profondeurs de la maison monte jusqu'à lui l'indicatif du journal télévisé. Encore une demi-heure à tirer avant le dîner. C'est extraordinairement compact, un livre. Ça ne se laisse pas entamer. Il paraît, d'ailleurs, que ça brûle difficilement. Même le feu ne peut s'insinuer entre les pages. Manque d'oxygène. Toutes réflexions qu'il se fait en marge. Et ses marges à lui sont immenses. C'est épais, c'est compact, c'est dense, c'est un objet contondant, un livre. Page quarante-huit ou cent quarante-huit, quelle différence ? Le paysage est le même. Il revoit les lèvres du prof prononcer le titre. Il entend la question unanime des copains :

- Combien de pages ?
- Trois ou quatre cents...
- (Menteur...)
- C'est pour quand ?

L'annonce de la date fatidique déclenche un concert de protestations :

- Quinze jours ? Quatre cents pages (cinq cents) à lire en quinze jours ! Mais on n'y arrivera jamais, Monsieur !
- Monsieur ne négocie pas.

Un livre, c'est un objet contondant et c'est un bloc d'éternité. C'est la matérialisation de l'ennui. C'est le livre. " Le livre ". Il ne le nomme jamais autrement dans ses dissertations : le livre, un livre, les livres, des livres.

" Dans son livre *Les Pensées*, Pascal nous dit que... " Le prof a beau protester en rouge que ce n'est pas la dénomination correcte, qu'il faut parler d'un roman, d'un essai, d'un recueil de nouvelles, d'une plaquette de poèmes, que le mot " livre ", en soi, dans son aptitude à tout désigner ne dit rien de précis, qu'un annuaire téléphonique est un livre, tout comme un dictionnaire, un guide bleu, un album de timbres, un livre de comptes...

Rien à faire, le mot s'imposera de nouveau à sa plume dans sa prochaine dissertation : " Dans son livre, *Madame Bovary*, Flaubert nous dit que... " Parce que, du point de vue de sa solitude présente, un livre est un livre. Et chaque livre pèse son poids d'encyclopédie, de cette encyclopédie à couverture cartonnée, par exemple, dont on glissait naguère les volumes sous ses fesses d'enfant pour qu'il fût à hauteur de la table familiale.

Et le poids de chaque livre est de ceux qui vous tirent vers le bas. Il s'est assis relativement léger sur sa chaise, tout à l'heure - la légèreté des résolutions prises. Mais, au bout de quelques pages, il s'est senti envahi par cette pesanteur douloureusement familière, le poids du livre, poids de l'ennui, insupportable fardeau de l'effort inabouti.

Ses paupières lui annoncent l'imminence du naufrage.

L'écueil de la page 48 a ouvert une voie d'eau sous sa ligne de résolutions.

Le livre l'entraîne.

Ils sombrent.

Texte 4 : Jean Marie Gourio , *Chut* roman, Julliard, 1998

Le lendemain, je la revis au même endroit. Elle lisait Francis Ponge, le Savon. Dans la nuit, elle avait fini son Chateaubriand, cinq cent trente pages, quel appétit ! Il avait plu et le parc restituait de sa fraîcheur nocturne. Je m'arrêtai devant le banc. Le livre était petit. Avec moins de texte par page sans doute que dans Chateaubriand car elle les tournait plus souvent, et toujours de la même manière. La jeune fille pinçait doucement ses lèvres chaque fois qu'elle tournait une page, ni avant de l'avoir tournée ni après l'avoir tournée, la jeune fille pinçait les lèvres précisément pendant ce petit mouvement semi-circulaire de sa main qu'elle exécutait avec une grande application, parce qu'elle profitait, semble-t-il, du déplacement d'air provoqué par l'oiseau. Quand il s'envolait, il lui tournait la page. Cet oiseau lui avait-il tourné, en s'envolant cinq cent trente fois, toutes les pages du livre de Chateaubriand ?

Je me souviens lui avoir dit, pour la faire rire, vous lisez un savon ? Comme elle était gentille elle avait ri. Son rire était haut. Clair. Mais la jeune fille avait ri avec retard, en posant sur moi un regard perdu. Elle m'avait cherché un instant alors que j'étais là debout devant elle. Je l'avais tirée de sa lecture comme on tire de force quelqu'un de son lit. Puis elle referma doucement le Savon. Cligna plusieurs fois des paupières. Son rire tourna au grand sourire. Elle serra ses genoux. La façon qu'elle avait de tirer sur son cou et de se tenir bien droite faisait ressortir ses seins. Elle était confortablement assise sur ses fesses comme un clown tombé dans un gros gâteau.

- On est quand ? demanda-t-elle.

- Dimanche.

- Matin ?

- Après-midi.

- Déjà ?

Elle avait oublié de manger ! Elle et son petit livre ne vivaient pas la même journée que nous, et s'il m'avait été possible de marquer le temps qui passe avec un produit coloré, je crois que je l'aurais vu serpenter dans le parc puis s'arrondir autour des jambes de la jeune fille à la manière d'eau lente se plissant contre les piles immobiles d'un pont. Nous étions tous portés par son cours sauf elle. Et moi plus que tous les autres promeneurs encore. J'étais un jeune militaire en permission

- Je peux m'asseoir ?

- Vous aimez la lecture ? avait-elle demandé

- Je suis parachutiste à Pau.

- Mais ça n'empêche pas de lire, vous savez ! Et je m'étais assis. Lentement pour ne pas lui faire peur. J'avais posé comme elle mon cul dans un gâteau.

- Je lis tous les soirs, mademoiselle, enfin presque tous les soirs, de temps en temps je me force à lire, ça m'entretient les yeux.

- Elle hocha la tête et regarda mon crâne rasé

- Brillant comme un caillou sorti d'un torrent Des enfants s'aspergeaient et criaient à la fontaine. Le ciel leur avait doré la peau

- Vous aimez Ponge ?

- Connais pas.

- C'est un écrivain, dit-elle.

- C'est lui qui a écrit ce que vous êtes en train de lire ?

- C'est lui.

- Ponge ? Comme la pierre ?

- La pierre, c'est ponce ! et elle éclata de rire,

- Ponge ?

- Francis Ponge.

Elle se tut, recula son visage pour mieux me voir, J'étais beau. Avec des grandes oreilles. Son regard était gentil, mais maintenant son sourire était plus dur parce qu'elle devait crisper ses mâchoires pour empêcher ses lèvres de trembloter. Je me souviens qu'elle lut pour moi quelques lignes. Je regardais les petites pointes de ses seins à travers son corsage. Ses

mains délicates sur les pages. Son cou. Son ventre. Elle lisait avec application. Les mots sortaient tiédés de sa bouche. Ses lèvres bougeaient à peine. Elle quittait parfois la page pour me fixer dans les yeux.

- Ça vous plaît ?

Bien sûr que j'aimais le Savon ! Elle aussi déjà je l'aimais ! Et ses jambes ! Et ses lèvres !

- Vous voulez que je vous en lise encore ?

- Bien sûr !

Et comme je sentais que ça lui plairait, j'ajoutai :

- C'est bien écrit en tout cas...

- Vous trouvez ?

- Absolument !

Elle se remit à lire. J'étais bien. Je ne pensais qu'à lui savonner le ventre et les seins. Je l'imaginai dans son bain.

- Je suis bibliothécaire, dit-elle.

- Vous aimez la piscine ?

Elle baissa lentement les yeux. Ses joues rosirent un peu. Elle me lut le Savon jusqu'au bout. Les gens tournaient leur regard vers nous quand ils passaient et ils me souriaient. Ils trouvaient sans doute que nous formions un joli couple. Au début j'essayai de me tenir comme elle, bien raide et concentré, mais vite je m'affalai sur le banc. La jeune fille lisait sans s'occuper de rien d'autre que de son livre et de moi. Sa lecture me faisait l'effet d'une tisane. J'étais calme. J'avais envie de faire pipi.

- C'est la première fois que je fais la lecture à un inconnu...

- Ça ne doit pas vous déranger de lire pour un inconnu, vous lisez bien pour un oiseau, lui dis-je en me retournant, mais le moineau avait disparu.

Elle fit comme si elle ne me comprenait pas mais je savais qu'elle savait que je savais leur manège. Puis elle sourit.

- Vous reviendrez ? demanda-t-elle.

- Je dois rejoindre ma caserne ce soir, lui dis-je.

Après une courte hésitation- elle le fit tourner dans ses mains, le regarda devant, derrière, encore devant – elle m'offrit son petit livre. Je le pris avec précaution, entre le pouce et l'index comme on saisit le bord d'une assiette

- C'est pour moi ?

- Pour vous, dit-elle ?

- Eh ben... c'est gentil ça ...

Je le fis tourner dans mes mains comme elle venait de le faire, je regardai le devant, le derrière et encore le devant. Un moineau se posa sur la statue de pierre. Un vieux moineau déplumé qui portait un ver de terre dans le bec. Ça n'était pas à proprement parler un moineau à lecture...

Je jurai de le garder sur moi jours et nuits que Dieu fait, ce fut ma formule, Ponge m'avait donné l'envie des mots recherchés plutôt que des autres qui viennent facilement quand on a bu de la bière. Le livre avait pris l'odeur de sa peau.

- Jurez-moi de le lire, ajouta-t-elle, chaque jour un peu, nous en reparlerons

- Oui bien sûr, de le lire C'est promis

Je le glissai dans ma Poche après l'avoir feuilleté. C'était un livre pas gros. A peine cent vingt-huit pages qui faisaient, quand on les feuilletait, presque pas de vent : Nous nous serions parlé la veille, peut-être serais-je rentré à la caserne avec Chateaubriand ! Cinq cent trente pages ! Ecrit petit !